

Il n'est source que bonheur

Gilles-Éric Séralini, *Il n'est source que bonheur*, Regina, Éditions Louis-Riel, 1990, 92 pages

Georges Bugnet, *Nipsya*, édition critique par Jean-Marcel Duciaume et Guy Lecomte, Saint-Boniface/Dijon, Éditions des Plaines/Éditions universitaires de Dijon, 1990, 333 pages

Patrick Coppens, *Ludictionnaire II*, Montréal, Éditions Triptyque, 1990, 97 pages

Hédi Bouraoui and Mariel O'Neill-Karch

Number 61, March 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42427ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouraoui, H. & O'Neill-Karch, M. (1991). Review of [Il n'est source que bonheur / Gilles-Éric Séralini, *Il n'est source que bonheur*, Regina, Éditions Louis-Riel, 1990, 92 pages / Georges Bugnet, *Nipsya*, édition critique par Jean-Marcel Duciaume et Guy Lecomte, Saint-Boniface/Dijon, Éditions des Plaines/Éditions universitaires de Dijon, 1990, 333 pages / Patrick Coppens, *Ludictionnaire II*, Montréal, Éditions Triptyque, 1990, 97 pages]. *Liaison*, (61), 17–17.

Il n'est source que bonheur

par Hédi Bouraoui

Ce recueil de poèmes est magnifiquement structuré en trois parties, deux consistant de textes en vers libres, et la troisième en aphorismes traitant de la vie actuelle. De plus, de courts extraits d'un long poème final figurent en haut des pages, en caractères italiques, ce qui représente cette « histoire vraie, mystérieuse et profonde du bonheur » (pages 13, 81). Des photos en couleur et en noir et blanc de Cyril de La Patellière ponctuent en quelque sorte les articulations du texte poétique. Le livre prend ainsi la voix d'un conteur passant à travers la souffrance et la douleur, les avatars de l'histoire, pour décrire les amours inédites dédiées dans ce cas précis « À Soline », la femme du poète.

Le thème du bonheur est un effroyable piège, car son traitement poétique peut donner naissance à toutes sortes de mièvreries qui ne peuvent que susciter l'ennui chez le lecteur. C'est un peu le ton extrêmement laudatif de la préface de ce livre par Jacqueline Thévoz. Cette préface au souffle un peu trop enflé ne prépare pas le lecteur à cette belle rencontre avec le poème de Séralini. Après la lecture de cette préface, on est surpris par le ton vigoureux des poèmes de Séralini qui maîtrise parfaitement la synthèse de l'image et du son, la recherche d'un lyrisme nouveau. Le poète invite son lecteur à partager ce vol métaphorique et métaphysique dans le crépuscule du feu vivant et des joies multiples naissant des bras de la tendresse, mais aussi des chants qui couronnent les rires ou le sang qui fait battre le cœur du monde.

C'est donc toute une cosmologie qui passe par « Les rues d'enfance », « Les tombeaux des alycamps », « L'Ombre »... pour aboutir dans le monde des mains et de la parole, de la peinture de Van Gogh, du cimetière de Père Lachaise, ceci dans une dialectique de mort et de vie où les séparances et les retrouvailles déclenchent l'arc-en-ciel du poème dans le bleu du ciel des regards, des hautes mers, des solitudes, des vendanges, de l'histoire et du partage des joies et des souffrances.

Les lieux d'inspiration de Séralini sont aussi éclatés que les éclats de

soleil qui sont source de bonheur pour ce Méditerranéen dans la terre hospitalière, mais froide et neigeuse, de l'Ontario. Il existe une sorte de mystique qui sous-tend un peu ces poèmes, mystique profondément enracinée dans les souvenirs qui « crient le silence / à la fenêtre où les ailes / frappent en cadence la lumière / aux bras des givres et des branches » (page 79).

Séralini réussit à désenclaver les douleurs crispées, des « châteaux vides où les miroirs / gémissent de corps proches » (page 77), pour engendrer ces envois poétiques dans de perpétuelles traversées des saisons et des âges. Ici, comme il le dit dans cet aphorisme : « Toute affirmation est préjugé : la vérité n'est pas à affirmer / car toute vérité contredit une autre » (page 87); il n'en reste pas moins que la poésie de Séralini nous touche par sa sincérité, par la noblesse de cet idéal partagé par tous, et que le poète chante dans la joie de cet équilibre précaire entre le contenant et le contenu.

Fille de la terre

Nipsya, une jeune métisse qui atteint la maturité en 1885, l'année de la deuxième rébellion menée par Louis Riel, a souvent été comparée à Maria Chapdelaine, les deux héroïnes étant courtisées par trois hommes, tous trois canadiens-français dans le roman de Louis Hémon, de races différentes dans celui de Bugnet. Il y a Mahigan, le beau Cri fanaron qui réussit à mater une jument qu'aucun Blanc n'avait pu dompter, prouesse inquiétante pour une jeune fille à marier qui sait lire et interpréter les symboles. Puis il y a Monsieur Alec, le facteur écossais de la Hudson's Bay, un Écossais qui séduit Nipsya par la musique de son violon et l'étendue de sa culture qui menace pourtant la sienne.

Mais ce sera le cousin Vital Lajeunesse, né comme Nipsya d'un croisement de races, qui exercera sur elle le plus de charme, car il réunit les seules qualités de ses deux rivaux. De Mahigan, il a la force comme il le prouve dans une scène où il passe le joug à deux jeunes bœufs fougueux, terrifiés de se sentir une première fois entravés. Cet exploit ne se fait pas sans témoins. Nipsya « en était toute tremblante d'admiration,

apprend-on, et de crainte. N'allait-il pas se faire tuer? Mais comme il s'était montré courageux, et fort, et calme! » (page 158). Ce calme, on le retrouve aussi dans le son de la cloche de la mission qui invite Vital, fervent chrétien, à la prière, et qui va faire oublier peu à peu le violon enchanteur.

Car **Nipsya** est un roman édifiant, qui s'inscrit dans le mouvement messianique de l'époque, comme en témoigne cette déclaration faite par une Robe noire : « Je ne serais pas surpris, que, lorsque luira le jour du Seigneur, notre Canada, avec la race et la langue anglaises pour le domaine des forces matérielles, et la race et la langue françaises pour le domaine de la pensée, soit le champ de bataille et de victoire d'où s'élèvera l'unité chrétienne pour dominer le monde » (page 191).

Publiée une première fois en 1924 et rééditée en 1988 aux Plaines, **Nipsya** paraît maintenant dans une édition critique qui permet d'apprécier la « vérité » des observations de Bugnet, surtout aux niveaux historique et topographique.

Mariel O'Neill-Karch

Perles pour les colons

Auteur de plusieurs recueils de poésie et d'un premier dictionnaire humoristique, Patrick Coppens récidive avec de nouvelles définitions de mots courants, dont ceux-ci qui ont une pertinence toute spéciale pour les lecteurs de LIAISON :

- **académie** : hospice de vieil art.
- **artistes** : obscurs, ils ragent; célèbres, ils gémissent. À mi-chemin, ils halètent, pendus au téléphone.
- **critiques** : tout étant affaire de goût, n'attendre d'eux que des révolutions de palais.
- **écrivain** : n'aime pas jouer seul dans son carré de fables.
- **esprit** : perles pour les colons.
- **intellectuel** : retiré sous sa tempe.
- **poésie du terroir** vers de terre.
- **poète** : objecteur d'inconscience.
- **polémiste** : Buffalo Bile.
- **scolarité** : alphabète.

Comme on peut voir, chacun en prend pour son rhume dans ce petit livre qui décongestionnera même les plus bouchés.

M. O.-K.



Gilles-Éric Séralini, **Il n'est source que bonheur**, Regina, Éditions Louis-Riel, 1990, 92 pages.

Georges Bugnet, **Nipsya**, édition critique par Jean-Marcel Duclaux et Guy Lecomte, Saint-Boniface/Dijon, Éditions des Plaines/Éditions universitaires de Dijon, 1990, 333 pages.

Patrick Coppens, **Ludictionnaire II**, Montréal, Éditions Triptyque, 1990, 97 pages.